

Ruptures, une heureuse continuation bauschiennne

d'après la représentation du 24 jan. 2023 au Grand Théâtre d'Albi



© Cie Dans6T

Des corps entravés, reliés à la terre, salis par la terre, rendus vivants par elle, incarnés dans l'espoir puis la désillusion. Voilà le fil conducteur de l'esthétique de *Ruptures*, la dernière proposition du chorégraphe Bouziane Bouteldja. Ce spectacle de danse contemporaine, bien que traversé par quelques défauts clairs, s'apparente au premier état d'une grande œuvre. Plus encore, je sors du théâtre avec la conviction que Pina Bausch rouvre ses yeux dans sa tombe, à la vue d'une si belle reprise de son travail et de son art : le corps en tension visible comme preuve d'existence ?

Quand l'œuvre débute, les cinq danseurs tournent le dos et ne dévoilent rien d'eux-mêmes aux spectateurs à qui l'on offre paradoxalement, en toute transparence, le plateau dans sa version dépouillée, cette boîte noire faite de son ossature métallique. Par un jeu savant de lumière projetée et d'effet stroboscopique, les mouvements des danseurs, imitations d'oiseaux, sont découpés comme si des chronophotographies

s'opéraient devant nous. Le temps et l'espace se trouvent ainsi fracturés et abîmés. Les gestes en deviennent quant à eux toujours plus alourdis, contraints, astreints à une pesanteur qui se rend visible : la lourdeur crie son poids. Le tout étant servi par une composition instrumentale sourde et grave, diffusée puissamment dans la salle, remuant nos esprits comme nos corps. L'expérience de réception mobilise nos sens simultanément. Ce tableau magnifique m'a attrapé par sa force dramaturgique et son aboutissement esthétique. Après quelques minutes, les danseurs se retournent. Leurs mouvements sont craintifs et fuyants. Les corps se tournent vers nous dans l'effroi voire l'affre. Les visages nous apparaissent. Ce moment de rencontre de l'Autre en tant qu'Autre est capital dans la monstration des danseurs, qui se font les voix artistiques des migrants. Situé au milieu des spectateurs, tous assis sur des fauteuils rouges étagés de façon ascendante, je me sens alors coupable d'être là. Face à un tel déchirement de l'être, comme ici exprimé par la danse, difficile de ne pas se sentir confortablement installé, entouré des gens que l'on a choisi d'avoir autour de soi et la note d'intention sur les genoux.

Le début de l'œuvre joue beaucoup sur la symétrie, l'harmonie ordonnée, car elle est la pire des contraintes. Seulement, quelques déséquilibres se font voir, très subtils et maîtrisés. Un tableau m'a marqué : de dos, les cinq danseurs deviennent des oiseaux migrants, ou bien des avions qui évitent le crash, on ne serait dire exactement. Les bras sont tendus horizontalement et les corps basculent à droite puis à gauche puis à droite puis à gauche. C'est pur, c'est simple et c'est tellement bauschien !



Progressivement, la symétrie laisse place au chaos, à des jeux dramaturgiques dignes des tableaux baroques. C'est dans cet éclatement que les erreurs se font observer : la dé-coordination n'est pas toujours maîtrisée par l'ensemble des danseurs, la force physique et l'intensité ne sont pas assez pondérées et quelques tableaux sont en trop. Le point fort de cette suite de prologue est qu'elle engage des éléments de la scénographie

imaginée par Clément Vernerey. Le sol terreux – cadre par ailleurs limitant – sur lequel les danseurs évoluent les salit, les embourbe. Des projections d'eau sont aussi à noter, offrant des scènes de cinéma au regard. L'eau projetée blesse autant qu'elle répare, stigmatise autant qu'elle donne l'espoir aux migrants : est-elle la vie ? Est-elle une arme policière de défense aux frontières ? Est-elle l'objet symbolique de la dissension des migrants ?

Ruptures parvient parfaitement à raconter poétiquement, et sans écarter le politique, comment la migration, en tant que processus de déracinement subi, participe de l'identité de l'individu qui migre aussi vers une nouvelle version de lui-même, plus meurtrie sans doute. Pour autant, l'énergie engagée par les danseurs, Bouziane Bouteldja et son équipe, ne peut pas exclusivement se lire avec tristesse et il faut aussi la recevoir comme une preuve que la migration est une chance pour les pays d'accueil, celle de rencontrer de nouveaux battements de cœur.

Matis Leggiadro